Extrait de la publication

Extrait de la publication

LES INÉDITS
Lettres, texte

Extrait de la publication

Du même auteur

Détours, *Nouvelle Revue française, 1924 Pauvert, 1985 et Ombres, 2007*

Mon corps et moi, *Le Sagittaire, 1925 Pauvert, 1990 Le Livre de poche, Biblio nº 3154, 1991 et Ombres, 2008*

La Mort difficile, *Éditions du Sagittaire/Simon Kra, 1926 Pauvert, 1978, Le Livre de poche, Biblio nº 3085 et Ombres, 2007*

Babylone, *Éditions du Sagittaire/Simon Kra, 1927, Pauvert, 1976 et Ombres, 2008*

L'Esprit contre la raison, *Les Cahiers du Sud, 1928 Pauvert, 1986*

Êtes-vous fous ?, *Gallimard, 1929, et « L'imaginaire », 1981*

Renée Sintenis, *« Les sculpteurs nouveaux », Gallimard, NRF, 1930*

Paul Klee, *« Les peintres nouveaux », Gallimard, NRF, 1930 Fata Morgana, 2011*

Dalí ou l'anti-obscurantisme, *Éditions surréalistes, 1931*

Le Clavecin de Diderot, *Éditions surréalistes, 1932*

Les Pieds dans le plat, *Le Sagittaire, 1933 Pauvert, 1976*

Le Roman cassé et derniers écrits, 1934-1935, *Pauvert, 1989*

Lettres de désir et de souffrance Préface de Julien Green, *Fayard, 1996*

Lettres à Mopsa, *Paris-Méditerranée, 1997*

Correspondance de René Crevel à Gertrude, Stein, *L'Harmattan, 2000*

Mais si la mort n'était qu'un mot, *L'Échoppe, 2007*

Extrait de la publication

Fiction & Cie

René Crevel

LES INÉDITS

Lettres, texte

Édition établie et présentée
par Alexandre Mare

Seuil
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIVe*

Extrait de la publication

COLLECTION
«Fiction & Cie»
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

ISBN 978-2-02-103435-6

© Éditions du Seuil, octobre 2013

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com
www.fictionetcie.com

Cette curieuse solitude de René Crevel

« Prière de m'incinérer. Dégoût. » C'est le dernier écrit, posé sur la table de la cuisine du petit deux pièces parisien, rue Nicolo. Le 18 juin 1935, René Crevel se suicide à trente-cinq ans.

Au courrier, la semaine précédente, l'écrivain reçoit de nouveaux résultats médicaux. Pas bons. Son état de santé s'aggrave. La tuberculose, pour laquelle il est soigné depuis des années à coups de longs exils en sanatorium, de sacrifices et d'opérations plus ou moins réussies, est en passe d'évoluer en une grave infection rénale qui l'obligerait, une fois encore, à quitter ses amis et Tota, la femme qu'il aime. Crevel, pourtant, a le sentiment d'avoir quelque chose à accomplir et reste à Paris. Il va mourir. Il sera seul et sans doute le sait-il.

La veille, dans la soirée du 17 juin, à la Closerie des Lilas, René Crevel pense encore pouvoir réconcilier communistes et surréalistes, articuler dialectique marxiste et nécessités artistiques et intellectuelles. En effet, quelques jours plus tôt, André Breton, chef de file du mouvement surréaliste, a giflé en pleine rue l'un des écrivains communistes qui se trouvent à Paris à l'occasion du congrès de l'Association des écrivains et artistes révolutionnaires dans lequel Crevel est très impliqué. Après cet épisode, l'écrivain réussit à réunir les deux parties afin que chacune aille au-delà de ses ressentiments personnels. Peine perdue. Devant la Closerie des Lilas, à la fin de la soirée, on se sépare sur un échec.

Extrait de la publication

René Crevel, vers 1933.

Extrait de la publication

En janvier 1925, dix ans plus tôt, dans une enquête publiée dans *La Révolution surréaliste*, à la question : « Le suicide est-il une solution ? », Crevel répondit : « La plus vraisemblable, juste et définitive des solutions » – deux mois plus tard, dans la revue *Philosophies,* il publie un article intitulé « Pamphlet contre moi-même »… Alors, on le comprend, pour lui, tout doit aller vite. Ce sera donc une jeunesse à tout rompre, une vie d'expérimentations intellectuelles, politiques, sexuelles, sentimentales. De quoi alimenter une expérience intérieure, de quoi, en somme, entrer en littérature.

Après la rencontre à la Closerie des Lilas, Louis Aragon raccompagne René Crevel en auto. C'est la mi-juin, il doit faire beau à Paris et les deux hommes traversent de bout en bout la capitale, jusqu'à l'appartement situé dans le 16e arrondissement. Crevel monte les étages qui le mènent chez lui. Dans la voiture, Aragon hésite, c'est ce qu'il racontera plus tard, à laisser ainsi son ami. En tout état de cause, Crevel se retrouve seul. Mopsa, son ancienne amante désormais confidente, et Tota, la maîtresse des dernières années, sont absentes de Paris et sans doute injoignables. Quant aux autres amis, gênés peut-être par l'issue de la soirée, ils ne se manifestent pas. René Crevel réussit tout de même à joindre au téléphone Paul Eluard. Puis ce sera tout. Le lendemain, au petit matin, on le retrouve étendu sur le carrelage froid de la salle de bains. Transporté à l'hôpital Boucicaut, il meurt en milieu d'après-midi.

Les amis défilent devant ce corps : Valentine Hugo, Eluard, Simone Téry, Élise Jouhandeau, et probablement, bien que n'appartenant pas au cercle des intimes de l'écrivain, Louis Massignon, venu se recueillir et surtout prier.

L'émoi que cause le décès de l'écrivain chez les surréalistes est considérable. Sans doute à la hauteur de la culpabilité que certains d'entre eux, à tort ou à raison, exprimeront. De fait, les surréalistes ne cesseront d'évoquer le souvenir de René Crevel,

Extrait de la publication

enfermant alors son œuvre et sa vie dans le seul geste de la mort volontaire – lui creusant ainsi un tombeau, plutôt que de lui ériger un mausolée : le suicide de Crevel occultera son œuvre. Vieille histoire déjà répétée chez Vladimir Maïakovski, Arthur Cravan, Raymond Roussel, Sylvia Plath… Pour lui, chacun y va de son interprétation, le faisant passer (dans le désordre) pour un martyr du surréalisme (ici est visée l'intransigeance d'André Breton) ou bien de la politique (peut-on sérieusement être un bon écrivain si l'on s'occupe de politique ?), ou bien en mettant en cause sa liberté sexuelle et ses relations amoureuses (il est bisexuel : incompréhension généralisée). Sans oublier des causes plus pragmatiques : suicide du père, désamour de la mère (voilà ce que c'est que de ne pas savoir régler son œdipe à temps), et bien sûr, la maladie. Alors peut-on donner sens au suicide de Crevel ? Sans doute pas. À moins qu'il ne faille voir une autre raison, plutôt comme un fil rouge que l'on observe dans ses livres, ses articles et ses correspondances : une curieuse solitude. Une curieuse solitude qui eut raison de lui. « J'ai froid d'être seul », écrira-t-il, ne cessera-t-il en fait jamais d'écrire, de hurler, même. Mais personne ne l'entendra.

« Moi, les autres ? Dès qu'il n'y a plus que moi, ils me deviennent, ces autres, les autres, ils me deviennent indispensables. Et déjà je hais la chambre d'hôtel parce que je n'y trouve aucune trace de leur existence. Quel nettoyage par le vide a chassé le réconfort d'un peu de poussière et jusqu'au souvenir de la chaleur humaine ? »

Un soir, au milieu du dîner, sa mère le prend par le bras et l'emmène dans la chambre parentale. Crevel a quatorze ans et les pieds de son père se balancent à hauteur de ses yeux. Sa mère, sans doute dans un épisode hystérique, insulte le cadavre. Pareille à la statue du Commandeur, l'image ne cesse de hanter l'écrivain. À Georges Hugnet, il confie : « Dès la fin de mon enfance, j'ai senti que l'homme qui facilite la mort est l'instrument d'une force majeure (appelez-le Dieu ou Nature) qui, nous ayant mis au sein des médiocrités terrestres, emporte dans sa trajectoire,

Extrait de la publication

plus loin que ce globe d'attente, les courageux. » Crevel aura des comptes à régler, le fantôme du père suicidé refera surface dès le premier roman, publié à vingt-quatre ans, *Détours,* ainsi que dans le deuxième, *La Mort difficile* : le suicide, « c'est comme les cheveux poil-de-carotte. Pure affaire de chance. Les uns y échappent. Les autres pas[1]. » Son père, lui et sa sœur, Hélène, n'y échapperont pas.

« Ma mère était de celles qui gardent la tradition des housses sur les fauteuils et de l'ennui, méprisent les jolies femmes et les hommes gais, détestent les bijoux, les oiseaux de paradis et les dentelles. Brune et sans grâce, elle incarnait, dans le genre maigre, la bourgeoise dite *de tête*. Elle m'aimait beaucoup, voulut faire de moi un homme rangé comme une armoire à glace, m'apprit l'arithmétique, les principes de la civilité puérile et honnête, le catéchisme[2]. » On pense à l'un des poèmes d'Arthur Cravan, « ma mère et moi, nous ne sommes pas faits pour nous comprendre ».

Un homme rangé ? Crevel va, avec une méthodique insolence, fouler aux pieds les valeurs bourgeoises, les principes et les autres conventions familiales, « plus de housses sur les objets, ni de capotes anglaises sur les idées[3] ». En fait d'œdiperie, donc… À la suite du suicide de son père puis au manque d'affection de sa mère, Crevel semble développer une peur de l'abandon qui ne le quittera plus. L'affection, comme à distance : « Ta famille par peur de la typhoïde boit de l'eau d'Évian, mange les fruits en compote, les salades cuites, hait le soleil qui use les rideaux et défend, bien entendu, à la chair de sa chair de sortir sans chaussettes, même l'été au bord de la mer. Un vrai petit d'homme, civilisé, contemporain de l'Exposition universelle, porte des guêtres doublées de flanelle rouge (qui lui piquent joliment les mollets), du 1er octobre

1. René Crevel, *La Mort difficile*, Paris, Éditions Simon Kra, 1926.
2. *Id.*, *Détours,* Paris, Éditions de La Nouvelle Revue française, 1924.
3. *Id.*, *Dalí, ou l'anti-obscurantisme*, Paris, Éditions surréalistes, 1931.

Extrait de la publication

au 1er mai […]. On l'a surnommé Rub Dub Dub, parce que le premier vers (et encore écorché) de la chanson "Rub a dub dub" :

Rub a dub dub
Three men in a tub,
The Butcher, the Candle stick maker
They all sailed out to the sea[1]. »

Au lycée Janson-de-Sailly, dans le 16e arrondissement, Crevel s'emmerde, pas d'autre mot. Michel Leiris, son condisciple, se souvient d'un garçon solitaire : « Il semblait indifférent à tout ce qui pouvait se dire ou se faire dans la classe, tant du côté du maître que du côté des élèves. L'image qui m'est restée de lui adolescent est celle d'une sorte de somnambule. Du point de vue scolaire, peut-être travaillait-il bien et n'avait-il du cancre que le côté dormeur ou étranger absolu[2]. » Crevel fuit cet ennui avec deux de ses amis rencontrés à la fin de son adolescence : Jean-Michel Frank, qui deviendra l'un des plus importants ensembliers de son temps et décorera les luxueux appartements de nombre de leurs amis, et Marc Allégret, futur cinéaste et compagnon de celui qui est déjà considéré comme un écrivain important, André Gide. « À songer ainsi, Rub Dub Dub, petit bonhomme de quatre sous, puis adolescent rôdeur, prend lui aussi racine, et devant le cèdre commence à sentir qu'il se métamorphose en arbre à méditation. » C'est le début de l'affranchissement.

Ainsi, les trois amis ont une passion pour Lafcadio, le héros des *Caves du Vatican* – roman de Gide paru en 1914, lui aussi à la recherche d'un père qu'il retrouvera à la veille de sa mort. Puis, poussé par la folie de l'acte gratuit, un meurtre, Lafcadio, habité par la culpabilité, le remords et la solitude, sera obligé de renier ses véritables origines… Solitude, donc. On saisit ce que le futur

1. *Id.*, *L'Arbre à méditation,* Paris, Seuil, 2013.
2. Témoignage recueilli par François Buot, *Crevel*, Paris, Grasset, 1991, p. 25-26.

écrivain rencontre chez ce héros dont « tout paraît insuffisant à son désir[1] ». Jeunesse, révoltes, expériences. Beau programme.

La véritable métamorphose de Crevel se fait à son entrée à la Sorbonne, en lettres, avec de nouvelles et nombreuses rencontres. « Il a des cheveux blonds qu'il secoue de tous les côtés, de grosses lèvres tartares, un nez cruel, des yeux célestes », relate Simone Ratel. Vers 1919, tombée sous le charme de ce garçon, elle l'initie à la politique et aux pamphlets ; à l'amour sans doute aussi. Une autre amitié trouble – filles et garçons, Crevel aime entretenir les amitiés troubles – se noue à la même époque avec Marcelle Sauvageot. Peut-être est-ce à elle qu'il adresse sa *Lettre pour Arabelle* en 1921, sa première publication : « Sous prétexte de camaraderie, nous nous étions condamnés à ne jamais désirer l'amour entre nous, et pourtant, Arabelle, nous étions jeunes tous deux […] je voulais que cette "franche amitié" vous fût offerte sans mélange. Aux heures de rencontre, lorsqu'en la mienne votre main se confiait fraîche de vie, je m'évertuais à ne pas tomber en des pensées précises et troubles à la fois, qualifiées tentations d'après l'intransigeance de notre toute cérébrale amitié[2]. » Sauvageot est alors loin de l'agitation parisienne et du groupe d'amis auquel appartient désormais Crevel. Elle est partie enseigner à Charleville et, pour la distraire, il lui écrit des vers de mirliton. Des vers pour les garçons et les filles :

Tout Crevel que je suis, me voilà bien foutu.
Christi, je n'y vois goutte en ce tohu-bohu.
Mais, joyeuse, à ces mots sauvageotte-Antigone
Prend par la main Crevel-Œdipe qui tâtonne,
Et lui, vite oublieux de ses terrestres transes,
Dans l'air impondérable esquisse un pas de danse.

1. André Gide, *Les Caves du Vatican,* Paris, Gallimard, 1914. Pour une lecture de Lafcadio par Crevel, nous renvoyons au chapitre « Crime et châtiment », in *Le Clavecin de Diderot*, Paris, Éditions surréalistes, 1932.
2. *Aventure*, nº 2, décembre 1921.

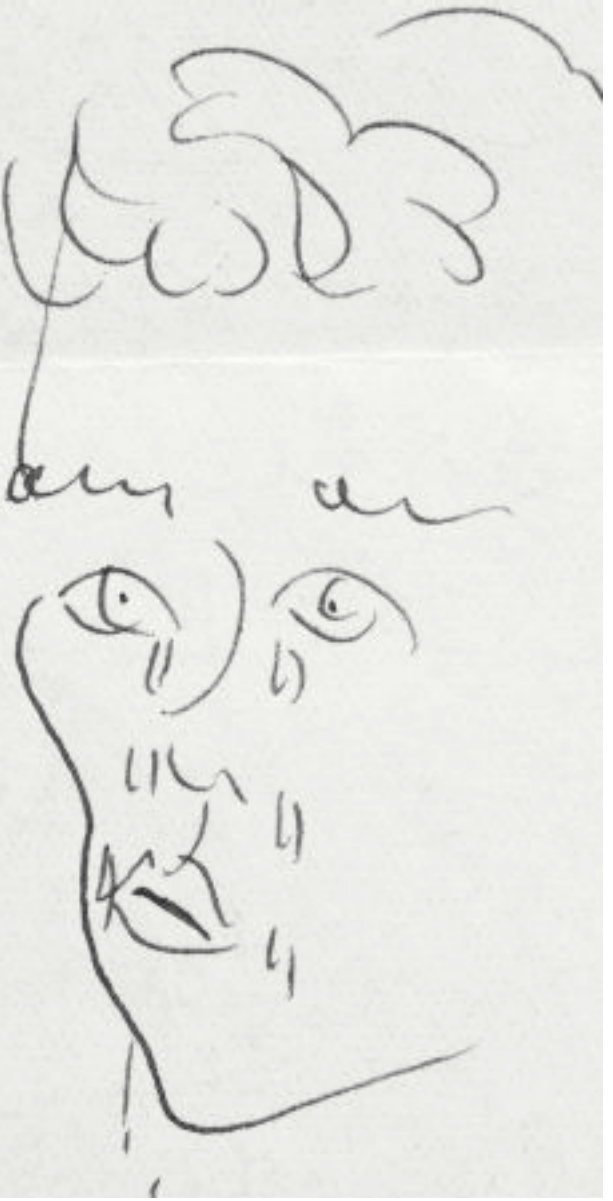
Extrait de la publication

Plus tard, fin 1933, Crevel retrouvera Marcelle Sauvageot quelques semaines avant qu'elle ne meure de la tuberculose dans un sanatorium de Davos, « où des toux incessantes hachent la nuit[1] ». « Je tousse en réponse pour vérifier l'état de mes poumons, écrit Sauvageot. Vais-je sentir ce creux, ce vide de soufflet crevé[2] ? » Un an auparavant, à un petit nombre d'exemplaires, Marcelle avait fait paraître son unique livre, autobiographie à peine dissimulée, *Commentaire.* Crevel raconte, dans les lettres à Tota – et c'est sans doute parmi les lignes les plus émouvantes de cette correspondance –, les derniers jours, les dernières nuits de son amie. Bien sûr, on n'imagine pas que Crevel n'y voie, là aussi, la manière dont il va mourir.

Au début des années 1920, à la Sorbonne et pendant son service militaire à la Tour-Maubourg, Crevel va donc rencontrer ses nouveaux amis – il a, soyons clairs, une capacité monstre à l'amitié. Georges Limbour, Marcel Arland, Roger Vitrac, Max Morise, Jacques Baron… Ensemble ils sortent, écrivent, s'enivrent (beaucoup), draguent, se défoncent à l'opium. Avec Crevel, tous le diront, ils s'amusent. Il est le compagnon idéal des nuits sans sommeil ; chien fou, noceur infatigable, il aime les nuits fauves. Et puis, à Paris, c'est la révolte dadaïste, les insultes, l'agitation, l'effervescence qui attire le petit groupe. Crevel se prend au jeu et participe avec les dadas à la visite-promenade de l'église Saint-Julien-le-Pauvre à Paris, le 14 avril 1921[3]. Ce n'est pas rien, et cela montre qu'il est au bon endroit, au bon moment. À vingt et un ans, il fait partie de ceux qui, comme les dadaïstes ou, plus tard, les situationnistes, s'enivrent et dérivent mais surtout essaient, tentent et expérimentent. Bref, René Crevel est sur une ligne de risque.

1. Marcelle Sauvageot, *Œuvres*, *commentaire et autres textes,* éd. François Broche, Paris, Bartillat, 2013.
2. *Ibid.*
3. Georges Hugnet, *Dictionnaire du dadaïsme*, éd. Alexandre Mare, Paris, Bartillat, 2013.

Extrait de la publication



Autoportrait de René Crevel.

Il rencontre bientôt Cocteau (méfiance), mais surtout Aragon, Breton, Soupault, Tzara. Bien sûr, le mouvement est bientôt mort, mais l'esprit de dézingage, de désintégration des valeurs bourgeoises perdurera chez les surréalistes de la première époque que Crevel va bientôt rejoindre. L'esprit dada continue, dépassant le domaine de l'art. « Il n'est pas systématiquement dans les livres comme un Bouddha au milieu d'une cheminée. Il est dans la vie et c'est lui qui demande une révision des valeurs, la destruction des idoles, une foi nouvelle[1]. » La destruction des idoles ? Crevel va s'y atteler avec acharnement – il est un lecteur de Rimbaud, Jarry, Lautréamont, qui ont déjà œuvré en ce sens… Crevel fait le choix de lier expériences de la vie et écriture, des essais collectifs et de la mise en commun de l'outil créatif – il aime à citer cette phrase de Lautréamont, que prend à son compte aussi Eluard : « La poésie doit être faite par tous, non par un[2]. »

Si Crevel publie plusieurs romans ainsi que des essais sur certains de ses amis artistes (Dalí et Ernst notamment) et mène une activité littéraire dense, l'engagement politique va prendre une place de plus en plus prépondérante. Se rendant plusieurs fois en Allemagne, surtout à Berlin, il rencontre à la fin des années 1920 de nombreux intellectuels allemands, antinazis, avec lesquels il noue des contacts privilégiés, et ce jusqu'à sa mort. Le premier d'entre eux est l'écrivain et journaliste Klaus Mann[3], fils de Thomas Mann. Avec lui, Crevel partage cette « éducation européenne » et son angoisse d'assister à la montée des fascistes. L'écrivain allemand écrit sur *La Mort difficile* un compte rendu qui montre combien Crevel et lui partagent la même position tout en étant de part et d'autre des frontières : « Si j'ai pu être incroyablement bouleversé par le roman d'un jeune Français paru ces derniers jours, c'est que j'y ai reconnu toutes nos souffrances, nos aventures,

1. René Crevel, « Après Dada », *Les Nouvelles littéraires*, nº 69, 9 février 1922.
2. Comte de Lautréamont, *Poésies II*.
3. Voir correspondances avec Klaus Mann présentées dans ce volume.

Extrait de la publication

nos défaites et nos espérances, dépeintes et mises en forme dans une autre langue. Le jeune écrivain s'appelle René Crevel » ; « Je suis convaincu, écrit encore Klaus Mann, que ce roman, avec *Le Diable au corps*, de Radiguet, constitue la plus importante et la plus émouvante profession de foi de la jeunesse européenne d'après-guerre[1]. » « Sais-tu, écrit Crevel à son ami allemand, que tout ce que tu fais et le peu que je fais, moi, semblent me lier plus que toute autre chose ? La lutte en commun sur des points même différents, quelle bonne manière d'être amis, l'amitié se définissant d'ailleurs pour moi par [une] solidarité intellectuelle[2]. » Cet engagement, cette intime conviction, Crevel les paiera cher. Il sera de plus en plus isolé à mesure que ses convictions politiques l'emporteront sur la création littéraire.

À partir de 1933, Crevel délaisse l'écriture romanesque. Pas le temps : l'idéal politique avant tout. De fait, et la correspondance avec Tota Cuevas le montre bien, cet engagement n'est pas une gageure. Et, comme Crevel le précise dans la présentation qui annonce le livre à venir : « C'est le spectacle d'une Europe déshonorée par le fascisme et l'impérialisme qui a décidé l'auteur-spectateur à mettre « les pieds dans le plat ». Mais dénoncer un monde qui tombe en pourriture, en ruine, c'est aussi lui opposer un monde nouveau. »

Sans doute, comme l'analyse Jean-Michel Devésa[3], faut-il voir dans l'acharnement politique de Crevel, au fur et à mesure que la maladie gagne du terrain, une forme de transfert de ses propres angoisses, de sa solitude, vers un idéal de groupe. « Glissant du roman où "ça" parle à celui où "ça" crie, passant insensiblement de la simple projection romanesque de sa difficulté à vivre à la cri-

1. Klaus Mann, « René Crevel », in *Aujourd'hui et demain, l'Esprit européen 1925-1949*, trad. Corinna Gepner et Dominique-Laure Miermont, Paris, Phébus, 2011, p. 21-25. Article publié initialement dans *Berliner Tageblatt*, 30 décembre 1926.
2. Lettre de René Crevel à Klaus Mann, novembre 1934.
3. Jean-Michel Devésa, *René Crevel et le roman*, Amsterdam/Atlanta, Rodopi, 1993.

tique sociale et au pamphlet. Crevel est sur le point de transposer dans la sphère politique son attente et sa quête. » Parce qu'un parti et une cause tiennent chaud et qu'ils constituent parfois la famille que l'on n'a pas eue, Crevel a pensé se réaliser dans l'action politique.

Seuls quelques-uns de ses amis semblent arriver à le distraire de cette solitude impossible à rassasier que la maladie et la politique lui imposent : Tony Gandarillas, Louis Marcoussis et Alice Halicka, les Jouhandeau, Georges Poupet, Georgette Camille, Charles et Marie-Laure de Noailles, Étienne et Édith de Beaumont, Valentine Hugo, Mopsa bien sûr, puis Tota. À tous il envoie des centaines de lettres qui sont comme un journal[1], nous renseignant sur son état de santé, ses articles et ses livres en cours ou encore les aléas des positions surréalistes, intellectuelles et politiques. Ces lettres, quel que soit le correspondant, se terminent en général par les mêmes mots : « Écris-moi », « Écrivez-moi », « Dites-moi ce qui se passe », « N'oubliez pas ce pauvre René », « Donnez-moi de vos nouvelles »…

C'est en faisant le constat que René Crevel se livre tout entier dans ses lettres et qu'il ne cache à personne son sentiment de solitude que nous avons pensé présenter ces correspondances dans un ordre chronologique – à la manière d'un journal de solitude que l'écrivain aurait tenu malgré lui. Tout à la fois « au monde et au désert », René Crevel n'a souvent comme lien avec ses amis que les lettres qu'ils envoient et celles qu'il attend avec la plus grande impatience. Les lettres regroupées dans la première partie de ce livre dessinent ainsi, selon nous, le portrait le plus juste que l'on pourrait faire de l'écrivain, permettant en ce sens de mieux appréhender le roman, lui aussi inédit, que nous proposons. Car ne nous y trompons pas, *L'Arbre à méditation* est pour Crevel un cri de révolte mais surtout une analyse sans complaisance de sa

1. À condition que l'on arrive à dater ces lettres, Crevel omettant, surtout à ses proches, d'indiquer la date.

Extrait de la publication

propre existence. De fait, en regroupant les correspondances et le roman dans un même volume d'inédits nous avons voulu proposer comme un autoportrait qu'aurait pu faire l'écrivain – une fenêtre grande ouverte sur lui-même.

Dans une courte autobiographie qu'il écrit pour la publication de *La Mort difficile*, Crevel évoque *Mon corps et moi,* un « roman dont le héros porte en soi toutes ses aventures et où les gestes, les personnages ne sont que des prétextes est un panorama intérieur ». Mais sans doute ce « panorama intérieur » est-il la matrice de toute son œuvre. Écrivain du « je », Crevel se met en scène et est le narrateur de sa propre existence. Un « je » d'une telle force évocatrice qu'il est indéniable que cette conscience à l'œuvre en fait l'un des écrivains français les plus intéressants du début du XXe siècle. Sans doute Crevel ouvre-t-il une voie littéraire, ou tout au moins creuse-t-il un sillon : une littérature du « je » qui, encore aujourd'hui, est à l'œuvre. L'introspection comme fil conducteur, qui sans cesse, chez Crevel, s'éprouve au bordel, dans le combat politique, dans les livres, avec les autres. Sans concession aucune, ni avec lui-même ni envers les autres, l'auteur se montre à nu. On a cru qu'il se lamentait. Erreur. « J'ai eu le malheur de commencer mon livre par le mot "je" et aussitôt on a cru qu'au lieu de chercher à découvrir les lois générales, je m'analysais au sens individuel et détestable du mot. » Le « je » de Crevel n'apparaît alors pas comme le simple fardeau d'une subjectivité difficile à assumer mais va à la rencontre de subjectivités, en collusion avec les intérêts politiques. De fait, on saisira que le « je » crevellien est un « je » qui cherche à aller à l'autre, à rompre un monologue. Ainsi la dernière période de sa vie doit sans doute se lire comme une nécessité de rompre une solitude et de trouver un idéal. Cela doit faire peur à ses contemporains, et l'on comprendra qu'il se sente seul. Tout à fait à découvert, la figure de Crevel est inacceptable pour la représentation sociale, pour le théâtre du monde. Voilà pourquoi on a voulu l'enfermer dans le suicide. Trop épris de liberté, intellectuelle, politique, littéraire et sentimentale, le

« je » qu'il s'est employé à placer dans son œuvre atteint l'universalité par la violence et la singularité. Écrivain de la révolte, Crevel a derrière lui une longue généalogie d'écrivains et de poètes des « pas perdus » et des « semelles de vent ». Et Crevel a aussi un héritage, assez clair, qu'on trouve chez les écrivains du « je » introspectif, ceux qui ont fait de leur jeunesse et de leur révolte des engagements littéraires.

Tu n'as rien à dire ? Alors ôte ton masque.
Tiens, tu me ressembles comme un frère.
Et, s'il te plaît, le nom qui te désignait, avant la rue des Paupières-rouges ?
Tu dis ?… René Crevel ?
Mais tu es moi. Je suis toi. On est le même[1].

On peut donc sans conteste (re)lire Crevel aujourd'hui. Voyageur du temps, il est notre contemporain. D'ailleurs lui-même l'avait prédit à l'un de ses amis, quelques semaines avant de mourir : « On me lira dans cinquante ans. » Parfait. Mais on comprend que René Crevel fut un écrivain et un homme solitaire… Et celui avec qui il est sans doute le plus proche, Klaus Mann, se suicidera lui aussi, après des années d'errance et d'incompréhension… En 2013, Crevel a encore, plus que jamais sans doute, quelque chose à nous dire. Il y a chez lui un esprit de révolte qui ne se dompte pas mais qui doit être maîtrisé pour arriver à ses fins. Voilà ce qui fait une mauvaise réputation. Ce qui, tout de même, n'est pas si mal.

Plusieurs volumes de correspondances ont été publiés depuis quelques années. Toutes éclairent l'œuvre et la vie de René Crevel. Il

1. René Crevel, *Êtes-vous fous ?,* Paris, Gallimard, 1929. Cet épisode n'est pas sans rappeler le moment de la mort de Fantômas et de Juve, son ennemi juré, roman-feuilleton adoré des surréalistes et notamment de Robert Desnos. À bord du *Gigantic,* Fantômas enlève son masque et Juve découvre… son frère jumeau, un double de lui-même.

Extrait de la publication

RÉALISATION : IGS-CP À L'ISLE-D'ESPAGNAC
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION
S.A.S. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : OCTOBRE 2013. N° 103435 (00000)
Imprimé en France

Extrait de la publication